

## **Le sanctuaire de Saint-Paul et le troisième degré d'humilité\***

Cet article comporte deux parties : tout d'abord, un bref exposé décrivant la Basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs de Rome, qui est « église abbatiale », c'est-à-dire ce que l'on peut effectivement voir et ressentir sur les lieux ; ensuite, une réflexion sur le troisième degré d'humilité de saint Benoît, à partir d'un détail des œuvres d'art de la Basilique.

### **1. La Basilique et abbatiale de Saint-Paul**

La Basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs est probablement la plus grande église monastique du monde. Elle n'a pas été construite, cependant, en tant qu'église monastique. Son existence est liée au fait que ce site peu prometteur d'une courbe du Tibre, au sud de Rome, est devenu le lieu où l'Apôtre Paul a été enterré, après avoir été exécuté vers l'an 67 de notre ère, dans une vallée distante de quelques kilomètres, aujourd'hui occupée par le monastère cistercien de Tre Fontane. Le tombeau de Paul devint un sanctuaire et, au-dessus de celui-ci, fut édifiée à l'époque de l'empereur Constantin, au début du IV<sup>e</sup> siècle, une petite basilique. Cette première basilique a été démolie vers la fin du même siècle, pour faire place à une seconde et gigantesque bâtisse, laquelle a survécu jusqu'à l'incendie de 1823. Ce que nous voyons aujourd'hui est principalement une reconstruction du XIX<sup>e</sup> siècle, même si certaines parties, comme le transept et l'abside, sont restées quasiment intactes après l'incendie.

Il n'est pas clairement établi à partir de quand la vie monastique, masculine et féminine, a été associée au tombeau de saint Paul. La mention écrite la plus ancienne d'une communauté installée sur le site, ou à proximité, remonte à la dernière année du pontificat de Grégoire le Grand (604) et évoque un monastère de femmes, dédié à saint Étienne, qui existait sans doute déjà avant l'époque de Gré-

---

\* Cet article a été traduit de l'anglais par le frère Godefroy de Saint-Albin.

goire. Il y avait également un monastère d'hommes à proximité, dédié à saint Césaire. Ces communautés, de diverses façons, pourvoient aux besoins de la basilique et de ses pèlerins. Des fouilles récentes dans le jardin de l'actuelle abbaye bénédictine ont démontré de manière fascinante une implantation monastique antérieure. Il semble, en tout cas, que les deux monastères étaient sur le déclin ou même éteints, lorsque le Pape Grégoire II (715-731), considéré par la tradition comme le fondateur de l'actuelle abbaye, établit une maison qui suivait, apparemment, la règle de saint Benoît.

J'ai choisi de commencer par ce qui est particulier, parce que le monastère dont je suis l'abbé est intimement et concrètement lié à l'Apôtre. Le vœu bénédictin de stabilité comporte plusieurs dimensions et inclut celle du lieu (*stabilitas loci*). La continuité d'habitation et la persistance d'un propos de vie durant une période de presque mille trois cents ans génèrent une situation où la vie du moine, individuelle et communautaire, s'identifie avec les lieux. Cette continuité est, bien sûr, symbolique, et non sans interruptions. Il y eut des périodes de déclin, et peut-être même de brève extinction, mais les pulsations de vie ont toujours repris. Au fil de sa longue histoire, le monastère bénédictin a connu deux expériences majeures de renouveau : la première, sous l'influence du mouvement clunisien (au X<sup>e</sup> siècle), et la seconde, au début du XV<sup>e</sup> siècle, à l'époque de Ludovico Barbo. Si une longue histoire confère de la profondeur et fournit un cadre à la vie d'une communauté, elle constitue aussi une charge. La communauté ne peut qu'éprouver ainsi le sens de sa responsabilité au regard de son passé, sans parler des attentes, parfois intimidantes, de la part de personnes étrangères au monastère, ou encore de l'Église elle-même.

Le poids de la *stabilitas loci* est peut-être plus apparent dans le cas d'un moine qui vit toute sa vie monastique dans le même monastère. Pour celui qui, tel l'auteur de ces lignes, a été profès d'un monastère et y a vécu une vingtaine d'années avant de se retrouver abbé d'un autre, la situation est plus nuancée. L'ancien lieu ne disparaît pas de la mémoire, mais le nouveau devient le sol où l'on doit toujours plus s'enraciner.

De nombreux lieux sont associés à saint Paul : Tarse, Jérusalem, Damas, les diverses villes où il a fondé des communautés, et enfin Rome. Si la Rome chrétienne est elle-même imprégnée de l'esprit des apôtres Pierre et Paul, la basilique de la Voie d'Ostie est encore plus « paulinienne », parce qu'elle garde religieusement en elle, comme un corps est animé par une âme, les restes du corps de l'Apôtre des Nations, centre de convergence sacramentel pour de

nombreux siècles de pèlerins. La dimension sacramentelle de la foi chrétienne est essentielle et non marginale, car la personne humaine est un tout, fait de corporel et de spirituel, ni pur esprit ni simple matière. Dans son poème « Marina », T.S. Eliot use de l'expression « grâce devenue lieu<sup>1</sup> », et c'est bien ce que j'ai trouvé en arrivant à la Basilique Saint-Paul : un lieu puissant, rempli d'une foi presque bimillénaire, focalisé, apparemment, vers la tombe de l'Apôtre, mais, en réalité, pas du tout vers lui, mais vers Celui qui était tout pour Paul : « Pour moi, vivre, c'est le Christ » (Ph 1, 21). Paul est en lui-même comme un poteau indicateur ou une fenêtre : il indique la destination véritable, il livre passage à la vraie lumière.

Une communauté monastique installée sur le sanctuaire de Paul, gardienne de sa dépouille mortelle, fondée pour conserver sa mémoire, destinée à honorer sa foi, vouée à adorer jour et nuit le même Christ, ce Christ au sujet duquel Paul a été le premier à nous apprendre à penser et parler, est, naturellement, façonnée par la mémoire de l'Apôtre.

À se tenir dans la plus grande église monastique du monde à un moment de transition du jour (tôt le matin ou tard le soir), alors qu'elle est complètement vide et silencieuse, on ne peut que ressentir son *numen*, l'esprit qui l'anime. Des experts, au regard de la pure et douce régularité de la reconstruction du XIX<sup>e</sup> siècle, la qualifieront de froide. Non sans ironie, beaucoup d'autres ont perçu que la vraie solidité, celle qui rend cet édifice stable, résistant et immuable, ne réside pas dans le marbre ou le bois, matériaux qui se corrompent et passent, mais dans l'esprit de foi et de prière qui a constamment imprégné ces réalités physiques qui changent. « Amassez-vous des trésors dans les cieux, là où ni la mite ni la rouille ne rongent » (Mt 6, 20). Si le véritable trésor de la Basilique abbatiale de Saint-Paul est physiquement intouchable, ce trésor n'en doit pas moins se manifester aux sens corporels par le moyen de ce grand et beau corps. La parole du Seigneur : « parce que vous êtes comme des tombeaux blanchis à la chaux, qui ont belle apparence, mais qui, à l'intérieur, sont remplis d'ossements humains et d'impuretés » (Mt 23, 27), nous prévient du danger à s'en tenir seulement à l'aspect extérieur ; saint Benoît, au contraire, aborde le problème inverse, celui d'une intériorité sans mélange : « Le douzième degré d'humilité est celui où le moine manifeste toujours, à ceux qui le voient, de l'humilité dans son comportement autant que dans son cœur » (RB 7, 62).

---

1. « *Grace dissolved in place* » : la force poétique de l'image est malaisée à rendre ici ; on ne peut traduire « dissoute », et « répandue » affaiblirait le sens de quasi incarnation du « *in* ». (NDT)

Si nous jetons maintenant un coup d'œil sur les détails de la Basilique, nous découvrons une grande variété dans les représentations : des images, sous forme de peintures et de mosaïques, et des statues de marbre et de bois. Qu'est-ce qui émerge de l'iconographie de cette église abbatiale ?

## 2. Saint Paul, la Basilique de Saint-Paul et le troisième degré d'humilité

J'aimerais recourir à une représentation particulière de Paul comme point de départ d'une réflexion sur certains aspects du troisième degré d'humilité de saint Benoît. La mosaïque de l'abside de la Basilique est, à l'origine, une œuvre du début du XIII<sup>e</sup> siècle, de la main d'artistes appelés de Venise par le pape Honorius III (1216-1227) et l'abbé Jean III Gaetani (1212-1226). Sévèrement endommagée par l'incendie, elle a été restaurée au XIX<sup>e</sup> siècle. L'observateur attentif ne restera pas insensible à la différence entre le premier style, éclatant, et la qualité, plus pauvre, de celui du XIX<sup>e</sup> siècle, qui souffre parfois de proportions hasardeuses. Je ne désire pas, cependant, m'attarder sur des questions d'histoire de l'art. La mosaïque, dans son existence hybride et avec ses solécismes divers, réussit pourtant à dire avec éloquence le drame statique et pourtant dynamique qu'elle figure visuellement. Ma juxtaposition de deux métaphores apparemment incompatibles (« dire » et « figure visuellement ») n'est pas fortuite : la mosaïque parle visuellement. Un exemple particulier nous en est fourni par la rangée de personnages alignés à la base du quart de sphère. Depuis le centre et en allant dans les deux



directions opposées, on trouve successivement un ange qui, avec son compagnon, garde les instruments de la Passion, suivi par cinq apôtres, et en finale, sur la gauche, par Barnabé, et sur la droite, par Marc. Chacun des quatorze personnages tient à la main un rouleau, sur lequel est inscrit en latin un verset du *Gloria*. Ainsi, dans sa symétrie statique, le chœur apostolique, sur fond d'or parsemé d'arbres portant des fruits, symboles de vie, est visiblement en train de chanter, en chœurs alternés, le *Gloria*, hymne que le chœur monastique fait résonner, chaque dimanche et les jours de fête, dans l'abside en dessous.

Le destinataire de cette grande louange est le Christ Pantokrator, assis sur son trône de gloire, dans le vaste espace supérieur. À sa droite se tient Paul, qui regarde sans voir, apparemment perdu dans la contemplation. Sa silhouette est à la fois statique et extatique, mais le mouvement que suppose sa jambe droite, indique qu'il est en train de se tourner vers le Christ. Le drapé des vêtements, bien que raffiné et formel, suggère un dynamisme maîtrisé. La main droite fait signe et l'index pointe vers le Christ, semblant indiquer que « pour moi, vivre, c'est le Christ » (Ph 1, 21).

Dans sa main gauche, Paul tient un rouleau, avec une inscription en latin. Le latin est quelque peu irrégulier, peut-être une trace du travail hâtif des restaurateurs, mais il s'agit d'une citation de la même épître aux Philippiens : « *In nomine Iesu omne genu flectatur caelestium terrestrium et infernorum* (Au nom de Jésus, que tout genou fléchisse, au ciel, sur terre et sous la terre) » (Ph 2, 10). Paul citait là, probablement, une hymne préexistante, mais il s'en est approprié les mots.

Avec une éloquence silencieuse, l'Apôtre répercute à toute la création l'invitation de la mosaïque, de tomber en adoration devant le trône du Christ, dont la taille énorme et la position centrale accentuent le triomphe. Deux images en contraste, l'une sociale et l'autre naturelle, sont présentées ensemble pour exprimer le contexte de ce triomphe. La première est celle d'une cour royale : la Jérusalem céleste figurée par la Byzance impériale. L'espace est dominé par l'or, le Pantokrator occupe le trône au centre, les apôtres-courtisans sont positionnés et vêtus de manière conventionnelle et selon la hiérarchie. La seconde image est celle du jardin : le sol sur lequel sont représentés les personnages n'est pas le marbre d'un palais, mais une pelouse, plantée de fleurs, et sur le côté droit il y a de petits oiseaux. Les deux palmiers qui flanquent le groupe principal les dépassent en taille. La cour céleste est aussi le paradis, le jardin de la

Résurrection. La Vie nouvelle n'est pas un don réservé aux êtres humains : elle se répand sur le monde naturel et le renouvelle.

Mais le prix de la gloire n'est pas oublié. Il y a sous le Pantokrator une étimasia, un petit trône vide sur lequel se tient la Croix glorieuse, entourée des instruments de la Passion du Christ. Si nous pouvions ôter l'édifice à colonnes construit au XIX<sup>e</sup> siècle pour mettre en valeur le trône papal, mais qui malheureusement masque une partie de la mosaïque, nous réaliserions que la Croix, si petite soit-elle, est le pivot de l'espace architectural et iconographique.



Le Christ doit être adoré, c'est le message de Paul, d'abord envoyé au premier siècle aux Philippiens, et depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, visuellement proclamé dans ce qui était alors la plus grande église de la Chrétienté. Mais ce droit à être adoré a un prix. La citation de la mosaïque est Philippiens 2, 10, mais elle dépend des deux versets précédents, 8 et 9, non pas explicitement cités, mais symboliquement représentés par la Croix, au centre de « l'accomplissement », au point fixe de la rotation du monde : « reconnu dans la forme de l'homme, il s'est humilié et est devenu obéissant jusqu'à la mort, et la mort sur une croix. *C'est pourquoi* Dieu l'a exalté et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom » (Ph 2, 8-9). L'hymne au Christ citée par Paul proclame l'unité du Mystère pascal. Une phrase en particulier sera significative pour saint Benoît et exprimera le fondement théologique de sa conception de l'obéissance : « il est devenu obéissant *jusqu'à la mort* ».



Cet « *usque ad mortem* » de Philippiens, dans le latin de la Vulgate, est cité à deux reprises dans la règle de saint Benoît : une citation explicite et l'autre implicite. La citation explicite se trouve au chapitre 7, *Sur l'humilité* : « Le troisième degré d'humilité est que, pour l'amour de Dieu, on se soumette à son supérieur en toute obéissance, imitant le Seigneur, dont l'Apôtre dit : "s'étant fait obéissant jusqu'à la mort (*usque ad mortem*)" » (RB 7, 34). La référence implicite se trouve à la fin du Prologue : « [...] ne nous éloignant jamais de son [de Dieu] enseignement, persévérant dans sa doctrine au monastère jusqu'à la mort (*usque ad mortem*), nous participerons, par la patience, aux souffrances du Christ, afin de mériter d'avoir part aussi à son règne » (Prol 50).

Dans ce double emploi de l'expression, Benoît enracine l'obéissance, vertu qui a tellement d'importance dans sa conception de la vie monastique, dans la personne du Christ, ou mieux, dans le Mystère pascal du Christ. L'obéissance monastique, même si elle a des traits communs avec l'obéissance, disons, militaire, n'a pas la même logique. L'obéissance militaire a une finalité sociale d'efficacité fonctionnelle. L'obéissance bénédictine, elle, tout en permettant à une communauté de fonctionner de manière plus efficace, ne trouve pas là sa finalité première.

Dans son chapitre 7, Benoît propose l'imitation comme la voie dans laquelle nous « répétons » ce que le Seigneur a fait. L'imitation a certainement une valeur, comme dans ce précédent paulinien : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis du Christ » (1 Co 11, 1), mais, comme nous le verrons plus tard, l'imitation ne suffit pas. La citation du *Prologue* suggère l'élément mystique d'une identification : « avoir part (*participemur*) » aux souffrances du Christ.

L'obéissance, qui est pour Benoît la mise en œuvre de la sensibilité profonde envers Dieu qu'il appelle « écouter », est une représentation de la parfaite attention du Fils au Père. Cette obéissance ne renvoie pas à une action particulière, mais à un état de constante disponibilité. Concrètement, une telle disponibilité se manifestera par les réponses du moine aux diverses exigences de chaque jour.

« *En toute obéissance* » (RB 7, 34)

« *Pro Dei amore omni oboedientia se subdat maiori* (Par amour de Dieu, qu'il se soumette à son supérieur en **toute** obéissance) » (RB 7, 34). Le mot « toute » est important. L'obéissance n'admet pas de degrés. Ce doit être tout ou rien. Le moine accomplit un acte fondamental de liberté quand il voue sa vie à la pratique de l'obéissance. Cet acte est impliqué dans la démarche du postulant ou du novice : la personne accepte de commencer à vivre en moine, elle a l'intention de vivre dans l'obéissance, tout en sachant qu'il y aura beaucoup à apprendre, qu'il y aura des échecs, et qu'il se peut même qu'elle en arrive à comprendre que ce chemin de vie ne lui est pas possible. L'« acte fondamental », cependant, est accompli de manière explicite, publique et légale, lors de la profession monastique des vœux. Le moine abandonne alors librement sa liberté de choix, cherchant par là même à tout faire dans l'obéissance.

L'obéissance doit être totale, parce que quelque chose de moins impliquerait un exercice de notre volonté propre. À propos du premier degré d'humilité, saint Benoît écrit : « Il nous est interdit de faire notre volonté propre », et « on nous apprend, à juste titre, à ne pas faire notre volonté » (7, 19.21). Pourquoi cette insistance ? Considérons trois exemples concrets.

#### ***Exemple 1 : Frère Paul et la glace***

Par une journée très chaude, l'abbé dit à un jeune moine – appelons-le Frère Paul – qui aime les glaces : « Pourquoi ne sors-tu pas chercher une glace ? » (l'abbaye de Saint-Paul à Rome est un monastère urbain, rappelez-vous). C'est exactement ce que le jeune moine aurait choisi de faire de lui-même. Avec empressement, il répond : « Merci, Père : c'est exactement ce que je vais faire. » L'acte d'obéissance est facile, sans effort et agréable. Mais c'est, en même temps, un acte d'obéissance et non un acte de la volonté propre du moine.

#### ***Exemple 2a : Frère Paul et la grippe***

Un jour où Frère Paul est occupé, l'abbé lui dit : « Frère Pierre a la grippe, et l'infirmier est sorti en ce moment. Est-ce que tu voudrais bien voir comment il va et s'il a besoin de quelque chose ? » Paul a



un mouvement d'impatience, mais il comprend aussitôt le caractère raisonnable de la demande, et il répartit : « Certainement ! » L'acte d'obéissance est plus difficile et partiellement en conflit avec d'autres considérations : Paul est déjà occupé à quelques tâches, qui sont pour le bien de la communauté, et il se demande si l'abbé n'aurait pas pu demander à un autre moine, qui a moins à faire. Mais il accepte l'ordre de l'abbé, formulé avec courtoisie comme une demande, et agit dans l'obéissance.

***Exemple 2b : Frère Paul et l'absence de peur***

Examinons une variante du même exemple : l'abbé dit à Paul : « Frère Pierre a la grippe, et l'infirmier est sorti pour le moment. Est-ce que tu voudrais bien voir comment il va et s'il a besoin de quelque chose ? » Paul, qui n'a nullement peur de l'abbé (« qu'il [l'abbé] s'efforce d'être aimé plutôt que craint », *RB* 64, 15), répond : « Je suis déjà occupé avec les tâches que vous m'avez données hier. Pourquoi ne demandez-vous pas à Frère Apollos ? Il ne fait rien en ce moment. »

L'espace d'une seconde, l'abbé réfléchit à sa propre motivation pour adresser cette demande à Paul : facilité, certainement, parce que Paul se trouve être la première personne qu'il voit. Mais au-delà de ce fait, il est heureux que ce soit lui, parce qu'il sait que l'on peut avoir confiance en Paul, et qu'il est comme le premier fils de la parabole : « Que pensez-vous de ceci ? Un homme avait deux fils ; il vint trouver le premier et lui dit : "Mon fils, va travailler à ma vigne aujourd'hui." Et lui répondit : "Je n'irai pas." Mais par la suite, il se repentit et y alla » (*Mt* 21, 28-29). Et il y a aussi une autre raison. Paul a une forte volonté, qui a besoin qu'on lui résiste de temps en temps. L'abbé répond ainsi à la question de Paul : « Parce que c'est à toi que je l'ai demandé ! » Il ne lui donne pas d'explications pour le moment, mais il le fera plus tard. Même s'il pourrait sembler parfaitement justifié d'énoncer les raisons de la demande, aidant par là même l'acte d'obéissance en obtenant un consentement raisonné, il peut l'être de mettre au défi directement l'entêtement du jeune moine, en exigeant l'obéissance comme un acte d'abandon généreux.

Dans ce scénario, Paul accomplit ce que l'abbé a demandé ; il accepte l'ordre, formulé avec courtoisie comme une demande, et il agit dans l'obéissance. Et il l'accomplit bien.

***Exemple 3 : Frère Silas et le défi du silence***

L'abbé dit aux moines en formation : « Je veux que vous gardiez le silence, non seulement le grand silence de la nuit, mais aussi pendant le temps de repos de l'après-midi. » Tous ceux qui sont en

formation ne sont pas d'accord. Quelques-uns sont d'un naturel bavard, et leur imposer le silence à des heures qui, selon eux, ne sont pas raisonnables, ne va pas de soi. Même si l'abbé a essayé d'expliquer, certains n'ont pas vraiment compris. Cela n'est pas surprenant : ils viennent d'une culture tout à fait étrangère à un silence imposé. Or le silence est une qualité qui doit grandir dans le cœur de la personne. Frère Silas est l'un de ceux qui trouvent l'injonction difficile, et il a le choix : soit il cherchera à garder le silence simplement parce que c'est ce que demande l'abbé ; soit il décidera que les demandes de l'abbé ne sont pas raisonnables, et il obéira seulement lorsque l'abbé est présent. Contrairement à Paul, Silas a peur de l'abbé, et cette peur crée subterfuge et manque de sincérité.

Si Silas décide de ne pas obéir, il aura agi sur la base de sa volonté propre, faisant de cette volonté le critère de son action. Et cela signifie que, dans *toute* action, sa volonté sera le critère ; il se trouve simplement que, dans la plupart des cas, sa volonté est en accord avec ce qui lui est demandé, si bien que sa *désobéissance* se trouve déguisée en obéissance. Le critère réel est la volonté du moine, non pas celle de l'abbé.

C'est peut-être cela qu'implique le petit mot de saint Benoît « toute » : « Par amour de Dieu, qu'il se soumette au supérieur en *toute* obéissance (RB 7, 34) ».

« *Un homme se soumet à son supérieur* » (RB 7, 34)

Cette phrase, « un homme se soumet à son supérieur », peut, de manière paradoxale, être facilement contournée par le moine qui est en désaccord avec son supérieur. Considérez le chapitre 3 de la Règle : « Les frères, pour leur part, doivent exprimer leur opinion en toute humilité » (RB 3, 4). En lisant ce verset, nous avons tendance à nous concentrer sur la locution adverbiale, « en toute humilité ». Mais le verbe est en fait plus important : « exprimer leur opinion ». *Déclarer* quelle est la volonté de Dieu est certes la prérogative de l'abbé – « c'est à l'abbé de prendre la décision » (RB 3, 5) – mais le processus de discernement de la volonté de Dieu n'est pas cantonné à l'abbé. « Appeler les frères en conseil » (RB 3, titre) n'est pas un exercice de thérapie participative ; ce n'est pas un moyen cynique pour saper le murmure ; ce n'est pas une occasion publique de lâcher la vapeur ; ce n'est même pas un moment d'autoflagellation de la part de l'abbé : combien d'abbés aujourd'hui sont réellement heureux de la dynamique des réunions du chapitre ? Il se peut qu'il y ait un peu de tout cela, mais son but essentiel est le discernement communautaire de la volonté de Dieu, dans l'acte de l'écoute mutuelle. La vraie obéissance requiert qu'un moine s'exprime dans ce contexte.

Il y a diverses raisons pour lesquelles un moine peut refuser d'exprimer son opinion : il peut être fatigué ; il peut penser qu'il n'a rien à dire, ou peut-être est-il timide. Mais le refus peut aussi être une forme d'agression passive, déguisée en obéissance :

Laissons l'abbé décider ce qu'il veut (sous-entendu : « C'est toujours ce qu'il fait, de toute façon, quoi que *moi*, je puisse penser ! ») ;

Je ferai tout ce qu'il dira (sous-entendu : « Je refuse d'offrir ma pleine disponibilité dans ce processus d'obéissance réciproque ! »).

Dans l'Évangile de Luc, il y a une situation semblable, dans laquelle quelqu'un refuse de participer avec générosité de cœur. Jésus dit à Simon le Pharisien une courte parabole au sujet de deux débiteurs, qu'il conclut par ces mots : « Comme ils ne pouvaient pas rembourser, il leur remit à tous les deux. Maintenant lequel l'en aimera le plus ? » Simon répondit : « Celui, je suppose, auquel il a le plus remis » (Lc 7, 37-43). Le « je suppose », prudent, détaché et un peu froid, indique un refus de s'engager pleinement dans la logique de l'histoire. La courtoisie condescendante, avec laquelle, au début, il a permis à Jésus de raconter sa parabole (« Maître, parle ! » 7, 40), dissimulait un vrai mépris.

En fait, l'abbé, seul, ne peut pas discerner la volonté de Dieu (cf. « le Seigneur révèle souvent au plus jeune ce qui est le mieux » *RB* 3, 3) ; il doit écouter les voix de tous, se souvenant que des voix discordantes sont aussi divinement éloquentes. Le message d'une opinion différente des autres requiert de la finesse dans l'exégèse, la conscience de la différence entre une interprétation simpliste et une interprétation profonde, et la capacité de percevoir ce qui est réellement dit et qui peut, en fait, n'avoir rien à voir avec la question explicitement soumise à discussion.

Des moines mécontents, qui s'expriment humblement et sans obstination (cf. *RB* 3, 4), agissent en pleine obéissance.

« *À son supérieur* » (*RB* 7, 34)

Dans une discussion récente avec un jeune moine en formation, je lui ai demandé de résumer ce que signifiait pour lui l'obéissance. Il m'a dit que c'était le roc de son ascèse, parce qu'il se reconnaissait entêté et avait besoin de l'obéissance pour grandir dans l'être-à-l'image du Christ. C'est une réponse impressionnante, mais sincère. Il pensait particulièrement à l'importance de la relation abbé-moine. Saint Benoît décrit l'abbé avec une série de métaphores : berger, médecin, maître, etc. L'image fondamentale, indiquée par le nom même d'« abbé », est père. Peut-être l'obéissance du moine est-elle plus facile quand l'abbé se trouve être une personnalité charisma-

tique, intelligent et bien organisé, qui n'a pas de favoris, aborde résolument les difficultés, est parvenu à ce que chaque moine soit toujours présent à chaque office, et dont chaque brebis du troupeau bèle de contentement dans les riches pâturages paradisiaques du monastère, ne rêvant jamais d'une herbe qui pourrait être plus verte ailleurs. Or, un tel abbé n'existe pas.

Il nous faut distinguer entre la fonction d'abbé et la personne concrète qui se trouve occuper la charge à tel moment de l'histoire de la communauté. La personne concrète, imparfaite et limitée, lutte pour être digne de ce rôle, et, dans cette lutte, la grâce d'état exerce sa puissance de transformation. « Mais il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse » (2 Co 12, 9). Selon saint Benoît, l'abbé est pris dans un réseau d'attentes apparemment impossibles à combler. Peut-être celui-là seul qui a été abbé peut comprendre à quel point est loin du compte ce commentaire qu'un moine fait quelquefois à l'endroit de son abbé : « Tout va bien pour lui : l'abbé peut faire ce qu'il veut, il n'a à obéir à personne. » L'obéissance à la Règle requise de l'abbé est beaucoup plus exigeante que celle qui est demandée aux autres moines.

« *Jusqu'à la mort* » (RB 7, 34)

Les implications pascales du troisième degré d'humilité sont plus explicitement énoncées en *Prologue* 50, l'autre verset dans lequel Benoît fait allusion à Ph 2, 8 : « Observant fidèlement son enseignement dans le monastère jusqu'à la mort (*usque ad mortem*), nous participerons, par la patience, aux souffrances du Christ, pour mériter d'avoir part aussi à son règne. » Par notre obéissance inconditionnelle, nous allons au-delà d'une simple imitation du Christ. La conception en jeu dans l'expression « observer fidèlement ses commandements » est la même que dans cette autre : « Dès qu'il m'a entendu, il m'a obéi » (RB 5, 5, citant Ps 17, 45). Ce verset exprime le passage sans rupture entre l'écoute (cf. *RB Prol* 1) et l'obéissance, accomplissement de l'écoute. Notre obéissance implique toujours une mort à notre volonté propre (cf. *RB* 7, 31 : « Le second degré d'humilité est que, n'aimant pas sa volonté propre [...] »), même lorsque l'acte d'obéissance se trouve être facile ou agréable. Peut-être cette mort à la volonté propre est-elle sous-jacente à la phrase suggestive de saint Paul, « Je meurs chaque jour » (1 Co 15, 31). Faisant indirectement appel à la logique paulinienne du Corps du Christ et de ses membres (cf. 1 Co 12), la patience du moine dans l'obéissance est présentée comme une participation à la Passion du Christ, ou même, selon les termes de Col 1, 24, « dans ma chair, je

complète ce qui manque aux souffrances du Christ », comme une amplification de l'universalité de la Passion du Christ.

Ce n'est qu'en entrant dans la Passion et la mort du Christ que nous pouvons être sauvés. Nous faisons cette entrée, sacramentellement, au moment de notre baptême, même si, pour la plupart des gens, le baptême n'est pas un simple moment, mais un processus de transformation pascale, qui suit comme une ombre<sup>2</sup>, ou mieux, qui illumine le chemin de la vie entière. L'obéissance monastique est un moyen particulier et efficace pour soutenir cette transformation.

J'aimerais conclure en décrivant une statue médiévale de saint Paul, qui se trouve dans la chapelle du Saint-Sacrement de la Basilique. C'est essentiellement une pièce de bois, qui a subi les outrages des ans. Les bras sont en partie manquants, la tête donne l'impression que le saint est défiguré par une maladie de peau. Mais ce qui frappe le plus vivement celui qui le regarde, c'est la clarté, la sérénité, et même la joie de ses yeux. Si nous voulions appliquer à ce Paul une citation de la règle de saint Benoît, nous pourrions bien choisir ces mots : « jusqu'à la mort, nous participerons, par la patience, aux souffrances du Christ, pour mériter d'avoir part aussi à son règne » (*Prol* 50).

*Abbazia Benedettina  
di San Paolo Fuori le Mura  
Via Ostiense, 186  
I – 00146 ROMA*

Edmund POWER, osb  
abbé

---

2. L'original anglais porte : « *that shadows in the sense of "follows"* », litt. « qui ombre au sens de "suivre" », avec allusion à la figure biblique de la nuée. NDT.